

MÉMOIRES  
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE  
DU MIDI DE LA FRANCE



Tome LXXIX - 2019

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA HAUTE-GARONNE



## L'ANCIEN RÉFECTOIRE DES GRANDS-AUGUSTINS DE TOULOUSE, UN MONUMENT QUE L'ON NE SUT CONSERVER : DONNÉES GÉNÉRALES ET OBSERVATIONS ARCHÉOLOGIQUES FAITES EN 1980

par Daniel CAZES,  
avec la collaboration de Maurice SCHELLÈS \*

En 1833, Montalembert écrivait que Toulouse lui paraissait « être la métropole et comme la capitale du vandalisme<sup>1</sup> ». Il avait été scandalisé par la longue liste des monuments détruits dans cette ville entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et les années 1830. Le retentissement de son propos aurait dû inciter les Toulousains, surtout leurs décideurs de toute sorte, à entourer de plus de soins les monuments encore debout dans la ville et à les préserver de toute nouvelle destruction.

Si l'église des Jacobins, défendue par Mérimée, ce qui restait du couvent adjacent et quelques autres monuments de Toulouse bénéficièrent de ce cri d'alerte, bien d'autres édifices furent fauchés par les démolisseurs au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi en fut-il d'importantes églises médiévales comme celles des Grands-Carmes, des Cordeliers ou des chanoines de Saint-Sernin, avec tout ou partie de leurs bâtiments conventuels, des chapelles des collèges Saint-Raymond et de Foix, d'un bâtiment du XIV<sup>e</sup> siècle du collège de Moissac, d'une partie de l'ancien Capitole, pour ne citer que ces exemples. Dans ce contexte de grande indifférence envers le patrimoine monumental de l'ancienne capitale du Languedoc disparut aussi, en 1868, toute la partie occidentale de l'ancien couvent des Augustins<sup>2</sup> (fig. 1), avec le

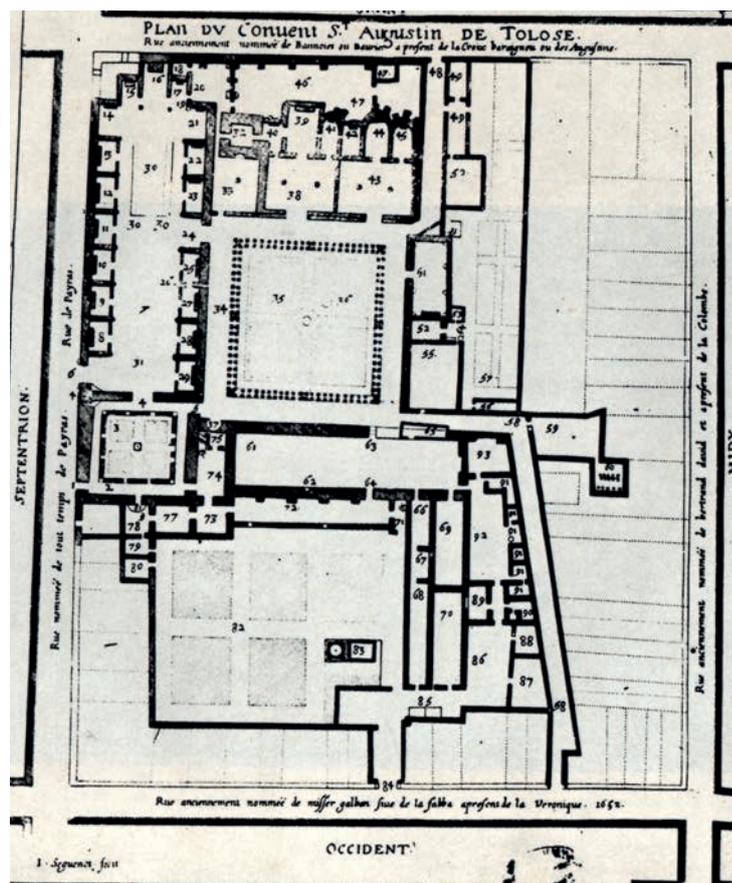


FIG. 1. LE PLAN DU COUVENT DES AUGUSTINS gravé par Séguenot (1652).

\* Communication présentée le 22 janvier 2019, cf. *infra* « Bulletin de l'année académique 2018-2019 », p. 200.

1. Charles de MONTALEMBERT, « Du vandalisme en France. Lettre à M. Victor Hugo », *Revue des Deux Mondes : littérature, arts, sciences, histoire*, vol. 16, 1833, p. 507.

2. La présentation générale la plus récente de ce couvent reste : Denis MILHAU, *Le couvent des Augustins*, Journal des collections n° 1, Musée des Augustins, Toulouse, s.d. [1979].

réfectoire construit par ces frères-ermite au XIV<sup>e</sup> siècle. Ce bâtiment était pourtant l'un des plus vastes et remarquables de l'architecture conventuelle médiévale de Toulouse, et de plus paré de l'aura des authentiques monuments historiques, ayant été le lieu d'événements marquant la mémoire de la ville.

### Un réfectoire aux divers usages, du XIV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle

Ce réfectoire avait été initialement conçu, dans le dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle, pour abriter les repas d'une communauté religieuse variant alors entre trente-cinq et soixante ermites selon Philippe Wolff et Pierre Salies<sup>3</sup>, à laquelle pouvaient s'ajouter d'autres convives (convers, personnes au service du couvent, hôtes, pauvres...). Sa construction ambitionnait, peut-on penser, en un temps de décroissance démographique, un repeuplement du couvent puisqu'on lui donna une superficie de 570 mètres carrés. Pour la même époque, Philippe Wolff avait relevé<sup>4</sup> une trentaine de Frères Prêcheurs au couvent des Jacobins de la même ville. Leur réfectoire, encore debout, est d'une superficie un peu supérieure : 618 mètres carrés. Mais il avait été élevé de 1303 à 1310<sup>5</sup>, en un moment de grande prospérité de la ville. Malgré les difficultés de la fin du siècle, les Augustins avaient voulu un réfectoire presque aussi grand que celui des Prêcheurs. N'oublions pas aussi que leur couvent était à la tête d'une vaste province conventuelle augustine. Pouvaient donc s'y rassembler des religieux de tout ce territoire.

Ce réfectoire fut choisi en 1451 pour y tenir l'une des assemblées des États de Languedoc<sup>6</sup>. Cela se répéta en 1455<sup>7</sup>. D'autres réunions ou banquets ne correspondant pas à la seule vie conventuelle s'y déroulèrent. Il fut le quartier général du parti catholique lors des Guerres de Religion du XVI<sup>e</sup> siècle, le cadre d'un dîner royal présidé par Charles IX en 1565, la salle des États de Languedoc encore aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, et même le lieu d'un banquet révolutionnaire en 1790<sup>8</sup>, servi en l'honneur des députés de la Haute-Garonne qui avaient participé à la Fête de la Fédération.

La même année, l'église des Augustins devint paroissiale, les religieux ayant été chassés de leur couvent par la Révolution. En 1794, cette paroisse fut supprimée et le vaisseau abrita le Museum provisoire du Midi de la République. Son entrée se faisait par le petit cloître. Il s'étendit ensuite dans le grand cloître. Les bâtiments adjacents à l'Est et au Sud furent occupés par l'école des arts. Elle les libéra en 1894 pour le musée et pour une regrettable démolition de l'aile méridionale, qui avait abrité pourtant la célèbre bibliothèque du couvent et la chapelle de l'Ecce Homo. Hormis des locaux communiquant avec le petit cloître, que la Société Archéologique du Midi de la France occupa un temps, toute l'aire occidentale du couvent, soit presque la moitié de sa superficie avant la Révolution, suivit le sort de beaucoup de biens nationaux : elle fut adjugée en 1793 à une dame Azimon. On y accédait par la rue des Tourneurs. Il s'agissait pour l'essentiel du grand jardin potager des religieux, de divers bâtiments utilitaires et du grand réfectoire surmonté d'anciennes chambrées. En ces lieux furent désormais pratiqués l'affenage et une activité de roulage, l'ancien jardin devenant une grande cour pour les attelages, le réfectoire une écurie doublée d'une grange à foin.

### Les tentatives de récupération et la démolition du réfectoire et des bâtiments adjacents

L'enrichissement des collections du musée et le manque de place pour les déployer firent que l'on regretta rapidement la cession de ces bâtiments et espaces à un tel usage privé. On réclama leur réassociation à la partie publique de l'ancien couvent. Alexandre Du Mège avait le projet de développer dans le réfectoire son musée des grands hommes du Midi,

3. En 1385 il n'y avait que trente-quatre religieux augustins dans ce grand couvent selon Philippe WOLFF, *Commerces et marchands de Toulouse (v. 1350-v. 1450)*, éd. Plon, Paris, 1954, p. 70. Pierre SALIES, *Les Augustins. Origine, construction et vie du grand couvent toulousain au moyen-âge (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, éd. Archistra, Toulouse, 1979, p. 102, a trouvé dans les documents d'archives qu'il a pu consulter des nombres de religieux plus fluctuants : 45 le 21 avril 1383, 34 le 25 mai 1385, 58 le 28 octobre 1387. Cet auteur pensait que même au début du XIV<sup>e</sup> siècle la communauté ne devait pas excéder une cinquantaine d'ermite (*Ibid.*, p. 45).

4. Dans l'ouvrage déjà cité.

5. Maurice PRIN, *L'ensemble conventuel des Jacobins de Toulouse*, éd. Les Amis des Archives de la Haute-Garonne, Toulouse, 2007, p. 232.

6. Henri GILLES, *Les États de Languedoc au XV<sup>e</sup> siècle*, éd. Privat, Toulouse, 1965, p. 143, note n° 31. L'auteur a précisé que, pour la même session des États, d'autres séances eurent aussi lieu dans la grande salle de la Trésorerie royale de Toulouse (même page, note n° 32).

7. Henri GILLES, dans *B.S.A.M.F.*, 4<sup>e</sup> série, t. III, séance du 10 janvier 1967, p. 17.

8. Ernest ROSCHACH, *Musée de Toulouse. Catalogue des antiquités et objets d'art*, Toulouse, 1865, p. XIX-XX.

alors bloqué dans le petit cloître<sup>9</sup>. En 1848, on crut la récupération possible car un sieur Azimon, de la famille possédant ces biens depuis un demi-siècle, fut exproprié par décision de Justice. Las ! Tout fut adjugé au marchand Carayon, sans considérer un instant ces besoins du musée. Par la voix de son président Auguste d'Aldéguier, notre Société réclama au maire le rachat immédiat par la puissance publique à ce négociant<sup>10</sup>. Peine perdue, la Ville resta insensible et l'activité d'affinage se poursuivit.

Un danger plus grand encore se profila. La municipalité racheta l'ensemble en 1862, non pour le musée, mais pour y faire passer la grande rue nord-sud, dite « longitudinale », qu'Urbain Maguès conçut en 1864, croisant au sud-ouest de ce qui allait rester des Augustins une autre grande rue est-ouest dite « transversale ». Se dessinaient ainsi les actuelles rues d'Alsace-Lorraine et de Metz. Un virulent débat s'engagea entre les partisans de la conservation de cet ensemble, comme partie intégrante d'un ancien couvent devenu musée, et ceux qui pensaient que l'ouverture de grandes voies salubres dans la vieille ville était prioritaire<sup>11</sup>. La controverse fut à vrai dire plus complexe. Elle mêla des avis d'experts à un combat politique au sein du Conseil municipal.

Une fausse bonne idée s'y fit même jour. Pour certains, la destruction du réfectoire devait permettre, depuis la nouvelle rue et un jardin, une vue directe sur le grand cloître. Ainsi l'aurait-on mieux fait connaître aux passants réputés ne jamais y mettre les pieds ! Ernest Roschach, conservateur du Musée des Antiques, ne voyait pas la nécessité de l'utilisation de ces anciens bâtiments pour les collections, ni même leur intérêt patrimonial. Pierre Monjoin a montré que nous ne connaissons pas exactement l'avis de Viollet-le-Duc sur la question et même s'il lui en fut demandé un, tout en supposant qu'il soutint celui de son correspondant toulousain l'architecte Jacques-Jean Esquié. Ce dernier se battit pour la conservation du réfectoire et des bâtiments adjacents. Mais il n'eut pas gain de cause, les choses soudain se précipitant.

Pendant l'été de 1868<sup>12</sup>, le maire Édouard Filhol donna son consentement à la démolition des bâtiments occidentaux des Augustins. Un dessin de Ferdinand Mazzoli récemment acquis par le Musée du Vieux Toulouse<sup>13</sup> nous montre l'opération presque achevée (fig. 2). Il nous fait connaître, à gauche, l'élévation du corps de bâtiment encore debout entre le petit cloître et le réfectoire. Il ne tarda pas non plus à disparaître sous la pioche des démolisseurs. Médiéval à son niveau inférieur, il s'ouvrait sur le grand cloître par un grand portail gothique encore conservé. Il abrita une classe de théologie, la chapelle Saint-Laurent et, au deuxième étage, un petit dortoir et la chambre du prier. À son angle, on aperçoit le premier contrefort et l'arrachement du mur occidental du réfectoire. De celui-ci ne reste debout que le mur oriental, avec trois fenêtres gothiques. On ne pouvait l'abattre parce qu'il servait d'appui aux deux niveaux de l'aile occidentale du grand cloître.

Une photographie ancienne (fig. 3) a fixé les choses telles qu'on les voyait au même moment depuis ce cloître. Le mur gouttereau du réfectoire est arasé à des hauteurs différentes, en fonction de celles des galeries supérieures du cloître. Surgit au-dessus du toit la partie haute d'un contrefort avec son glacis. Apparaît le bâtiment intermédiaire déjà vu sur le dessin de Ferdinand Mazzoli. Un grand arc couvrait le passage entre son niveau supérieur et le corridor voûté de bois qui desservait les chambres des religieux aménagées au XVII<sup>e</sup> siècle au-dessus du réfectoire.

9. Catalogue de l'exposition *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Musée des Augustins, Toulouse, 1982, p. 65-72.

10. Archives de la S.A.M.F. Correspondance générale, 1848 : lettre au maire de Toulouse d'Auguste d'Aldéguier, du 3 juin 1848. Registre des délibérations n° 2 (1841-1855) : séance du 20 mai 1848, où l'on apprend que les bâtiments Azimon ont été vendus pour 35 000 francs, et séances suivantes du 27 mai et du 3 juin. La Société justifia cette demande par la nécessité d'agrandir le musée et l'école des arts, comme par la récupération de la partie manquante d'un remarquable monument historique, qui retrouverait ainsi son unité. Elle agita aussi le spectre du risque d'incendie que tant de foin faisait courir au musée.

11. Sur ce débat, voir : Eugène-Humbert GUITARD, « Pourquoi a-t-on détruit le réfectoire des Augustins », dans *La Dépêche du Midi*, 8 et 10 avril 1954 ; Pierre MONJOIN, « L'œuvre toulousaine de Viollet-le-Duc », *M.S.A.M.F.*, t. XXV, 1957, p. 107-114 ; Denis MILHAU, dans le catalogue de l'exposition *Toulouse et l'art médiéval de 1830 à 1870*, Musée des Augustins, Toulouse, 1982, p. 109-113.

12. Jugé sans doute favorable en raison des vacances annuelles, qui permettaient d'éloigner une bonne part de l'opinion publique d'un tel mauvais coup...

13. Inventaire : MVT 2014 – 5 – 8. Dessin à la plume, lavis d'encre noire, sur carton, 16, 4 cm x 12, 5 cm. Il est faussement légendé : « Toulouse. Église des Cordeliers. » Un grand merci à Jérôme Kerambloch pour nous avoir accueillis au musée afin d'examiner ce dessin et pour nous en avoir fourni une image numérisée.



FIG. 2. DESSIN DE FERDINAND MAZZOLI : la démolition du réfectoire des Augustins.  
Musée du Vieux Toulouse. Photo Jérôme Kerambloch.



FIG. 3. PHOTOGRAPHIE ANCIENNE  
DU GRAND CLOÎTRE des Augustins  
après la démolition du réfectoire,  
peu après 1868.  
Société Archéologique du Midi  
de la France.



FIG. 4. LE NOUVEAU BÂTIMENT DE VIOLLET-LE-DUC ET DARCY VU DEPUIS LE GRAND CLOÎTRE. État actuel. Photo D. Cazes.

Tout cela fit évidemment scandale. Notre Société prit ses distances avec la décision de la Ville. Sa commission des vacations, témoin « de la destruction inutile de l'ancien réfectoire des Augustins, exprima le regret de voir ainsi disparaître tous ces monuments<sup>14</sup>. » Lors de la séance de rentrée, le 17 octobre 1868, le président déplora les conséquences du tracé des nouvelles rues sur les monuments de Toulouse et tint à « dégager la Société archéologique de toute responsabilité relativement aux diverses démolitions des monuments antiques et à leur mutilation<sup>15</sup>. » La destruction ne s'imposait en effet pas dans la mesure où le tracé de la nouvelle rue, s'il amputait l'ancien jardin potager des Augustins et le bâtiment du petit réfectoire, respectait l'entier bâtiment du grand.

Jacques-Jean Esquié publia dès 1869 une étude sur le réfectoire disparu. Il y demanda la réparation de la grave erreur de sa démolition par sa reconstruction à l'identique<sup>16</sup>. Il la justifia par une proposition de réaménagement et d'extension du musée. On connaît la suite. Son avis ne fut pas suivi d'effet. Viollet-le-Duc fut chargé du projet d'un nouveau bâtiment, à aligner sur la rue longitudinale. Il chercha cependant à y rappeler le défunt réfectoire. Après sa mort en 1879, ce fut en fait l'architecte Denis Darcy, avec lequel il s'était associé pour ce projet, qui l'édifia. Le nouveau bâtiment ne fut ouvert au public qu'en 1896<sup>17</sup> (fig. 4).

14. Archives de la S.A.M.F. Registre des délibérations n° 4 (1863 à 1871), p. 277, 14 octobre 1868.

15. Registre cité à la note précédente, p. 281.

16. Jacques-Jean ESQUIÉ, « Le réfectoire du couvent des Augustins et le Musée de Toulouse », *M.A.S.I.B.L.T.*, 7<sup>e</sup> série, t. I, 1869, p. 253-264 + pl.

17. Denis MILHAU et Monique REY-DELQUÉ, *Le Musée des Augustins au tournant du siècle (1868-1904) : Viollet-le-Duc et Denis Darcy*, Journal des collections n° 6, Musée des Augustins, Toulouse, 1991.

### Que pouvons-nous savoir aujourd'hui du réfectoire disparu ?

La célèbre vue cavalière du « Convent Saint. Augustin de Tolose » de 1652 (fig. 5) gravée par Séguenot révèle la plus ancienne représentation connue de ce réfectoire. Il y apparaît, vu depuis l'Ouest, au fond du jardin potager avec lequel petit réfectoire d'hiver, cuisine, fours, bûcher, cave, grenier, cellier, dépenses voisinaient. Cette vue est un peu inexacte par rapport au plan gravé la même année par Séguenot, reproduit plus haut<sup>18</sup>. Elle donne plus d'ampleur à ce jardin, pour magnifier le complexe monumental dans une perspective parfaite. Il avait grande allure. Cela fait d'autant plus regretter la dislocation de 1868. Comme aux Jacobins, on ne sut garder l'équilibre des différentes composantes du couvent médiéval, en le privant notamment des jardins qui auraient augmenté l'agrément du musée. De plus, c'est la totalité de l'enclous qui avait du sens dans l'évolution urbaine, car il s'était calé dans un des îlots déterminés par le quadrillage de rues de la *Tolosa* romaine.

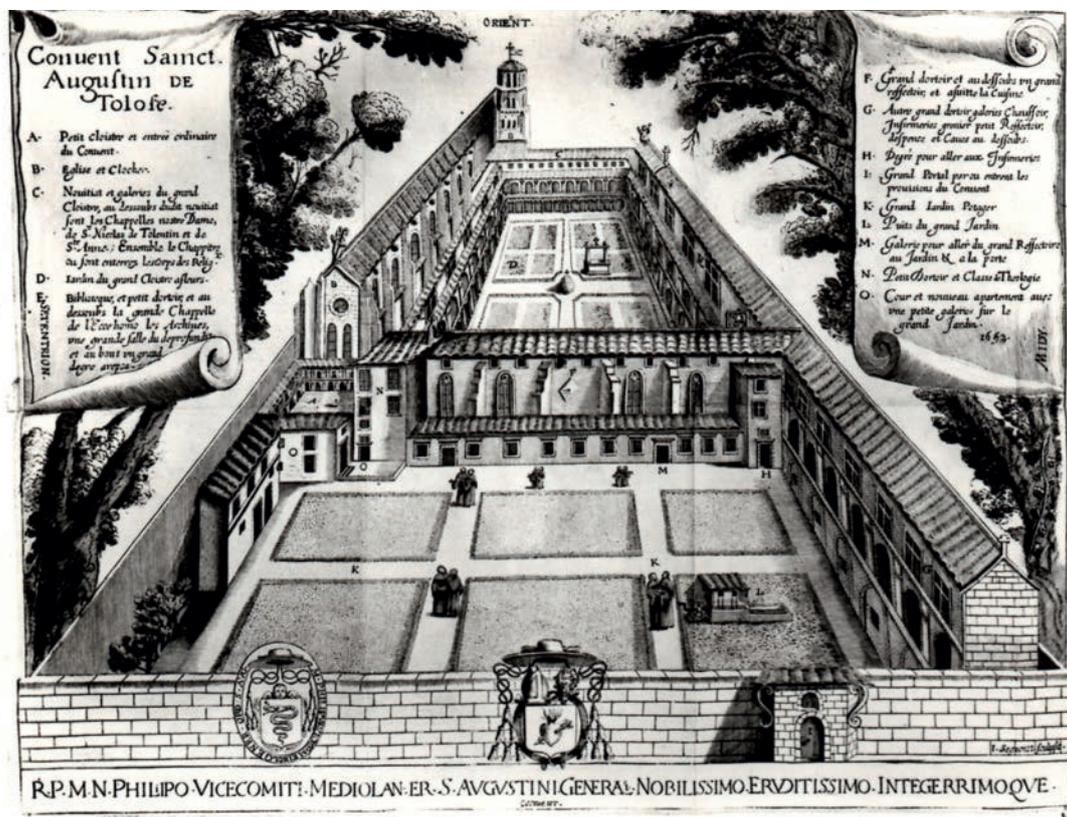


FIG. 5. VUE CAVALIÈRE DE L'ANCIEN COUVENT DES AUGUSTINS gravée par Séguenot (1652).

Le réfectoire apparaît sur cette vue dans un rapport de proportion assez juste avec l'église. Si celle-ci surpassait en hauteur le réfectoire, ce dernier n'en avait pas moins cinquante-cinq mètres de longueur. Il était implanté contre l'aile occidentale du grand cloître, mais décalé de deux travées vers le Sud par rapport à celle-ci. Cela était dû à la présence du bâtiment dessiné par Ferdinand Mazzoli, qui séparait le petit cloître du pignon nord du réfectoire. Son pignon sud et ses deux travées en débord se fondent, dans la gravure, avec la longue aile sud du couvent, régularisée par le dessinateur alors qu'elle était formée de locaux distincts.

Nous disposons, toujours grâce à Ferdinand Mazzoli, de trois autres dessins du réfectoire. Le premier<sup>19</sup>, de 1864, en montre une travée vue depuis l'entrée de la cour de l'affenage (fig. 6). La suivante à droite était bouchée par la cage

18. Voir, ci-dessus, fig. 1.

19. Conservé au cabinet des dessins et estampes du Musée Paul-Dupuy, à Toulouse.



FIG. 6. DESSIN DE FERDINAND MAZZOLI : vue, depuis l'ancien jardin du couvent, d'une partie du réfectoire, du bâtiment des cuisines et du petit réfectoire. Musée Paul-Dupuy. Photo Rodolphe Carreras.

d'escalier du bâtiment du petit réfectoire et des dépenses, desservi par une galerie à arcades du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est peut-être à ce même siècle qu'il faut attribuer les arcs en anse de panier lancés entre les contreforts du réfectoire, dont quatre apparaissent sur le deuxième dessin<sup>20</sup> (fig. 7), de 1864 aussi. Ils portent une coursive à garde-corps de fer sur laquelle donnent portes et fenêtres des chambres de l'étage. Les contreforts sont ceux des arcs-diaphragmes qui rythmaient, selon sept travées, l'intérieur de la salle. Dans le mur gouttereau étaient de hautes fenêtres, dont deux lancettes trilobées et un quadrilobe formaient le réseau de pierre supérieur. Des éléments de meneaux et remplages de ce type se voient encore dans la cour du n° 42 de la rue Pharaon<sup>21</sup> et dans le jardin du n° 38 de l'avenue de la Garonnette (fig. 8). Maurice Prin avait contrôlé qu'ils proviennent des fenêtres de ce réfectoire et non de l'ancien couvent des Grands-Carmes, comme cela a parfois été dit<sup>22</sup>.

20. Reproduit dans Baron DESAZARS, L. SAINT-CHARLES, E. LAPIERRE, *Le vieux Toulouse disparu*, dessins originaux de F. Mazzoli, Toulouse, 1885, pl. 2 entre les p. 36 et 37. Une chromolithographie en est aussi conservée au Musée du Vieux Toulouse, reproduite dans le catalogue de l'exposition *Toulouse, pages d'histoire. Les « Toulousains de Toulouse » ont cent ans*, Réfectoire des Jacobins, Toulouse, 2006, p. 348, n° 423, notice d'Henri Pradalier.

21. Remonté sur des piédroits de brique, ce réseau de pierre mouluré à quadrilobe sommital est fait pour deux lancettes. On l'a souvent attribué aux Grands-Carmes, tout proches.

22. Renseignement oral de Maurice Prin, disparu récemment, qui avait une parfaite connaissance de l'architecture gothique à Toulouse et dont nous rappelons ici, non sans émotion, la mémoire. Maurice Prin avait étudié très précisément l'ancien couvent des Grands-Carmes, en connaissait les éléments lapidaires encore conservés et en avait vu de nombreux vestiges archéologiques lors des travaux de reconstruction, sous sa forme actuelle, du marché-parking qui se trouve sur son emplacement. Il avait le projet de publier le résultat de ses importantes observations et recherches sur cet autre grand monument médiéval fort regrettamment détruit de Toulouse. Dans cette perspective, il avait présenté une communication à la Société Archéologique du Midi de la France.

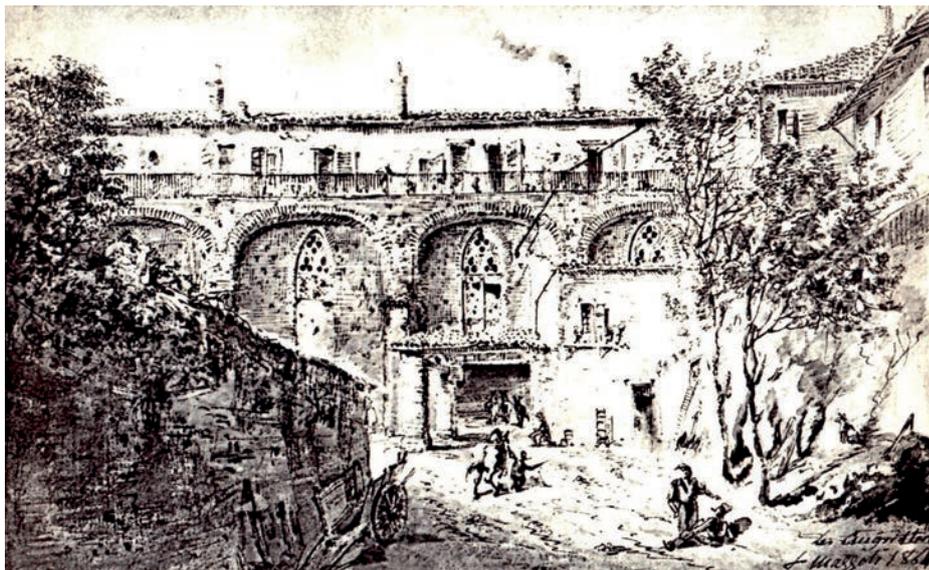


FIG. 7. DESSIN DE FERDINAND MAZZOLI : vue de la façade ouest du réfectoire donnant sur l'ancien jardin du couvent. D'après « *Le vieux Toulouse disparu* ».



FIG. 8. PARTIE SUPÉRIEURE DU REMPLAGE DE PIERRE D'UNE FENÊTRE de l'ancien réfectoire des Augustins, 38 avenue de la Garonnette à Toulouse. Photo D. Cazes.

Le troisième dessin<sup>23</sup> (fig. 9), plus connu, est de 1862. C'est celui qui fait le plus regretter la démolition du réfectoire. Il en dépeint l'ampleur intérieure et la lumière. La représentation, à droite, de la porte qui menait au grand cloître démontre que la vue fut prise depuis les deux dernières travées méridionales de la salle. Les trois suivantes, séparées par d'imposants arcs-diaphragmes sont presque totalement apparentes. Les deux du fond, au nord, sont dissimulées par une cloison ou l'entassement de balles de foin au-dessus d'un plancher qui s'avance dans la travée précédente. Côté ouest, Mazzoli a dessiné un arc brisé au-dessus de ce plancher et à droite de la fenêtre. Il ne peut être que celui de « la chaire du lecteur à l'Antique de pierre de taille » ainsi mentionnée dans la légende du plan gravé par Séguenot.

Les arcs-diaphragmes s'amortissent sur une curieuse clef cylindrique et reposent sur des consoles sculptées engagées dans le mur. Plusieurs d'entre elles furent récupérées par le musée<sup>24</sup> lors de la démolition (fig. 10). Leur décor, à têtes fantastiques, fait une part importante à l'héraldique. Il est dans la lignée de celui des chapiteaux du grand cloître et d'autres sculptures des Augustins (fig. 11 et 12), donc dans celle des deux maîtres-maçons et pierriers Jacques et Jean

23. Également conservé au Musée Paul-Dupuy.

24. Le baron Ferdinand de Guilhermy les a vues sur place, en constatant ce qui restait après la démolition : « On voyait les traces des sept travées de cet édifice, les fenêtres à meneau et les culs de lampe. » (B.N.F., Manuscrits, Nouv. acq. fr. n° 6110 : *Description des localités de la France*, t. 17, Musée de Toulouse, f° 266 v°). Henri RACHOU, *Catalogue des collections de sculpture et d'épigraphie du Musée de Toulouse*, Toulouse, 1912, p. 243, n° 569, et Geneviève POMIÈS, *Recherche sur le décor des consoles sculptées dans les édifices religieux toulousains (1270-1400)*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse, 1984, p. 46, 59-61, 104-111, pl. 89-93.



FIG. 9. DESSIN AQUARELLÉ DE FERDINAND MAZZOLI : l'intérieur du réfectoire des Augustins.  
*Musée Paul-Dupuy. Photo Rodolphe Carreras.*

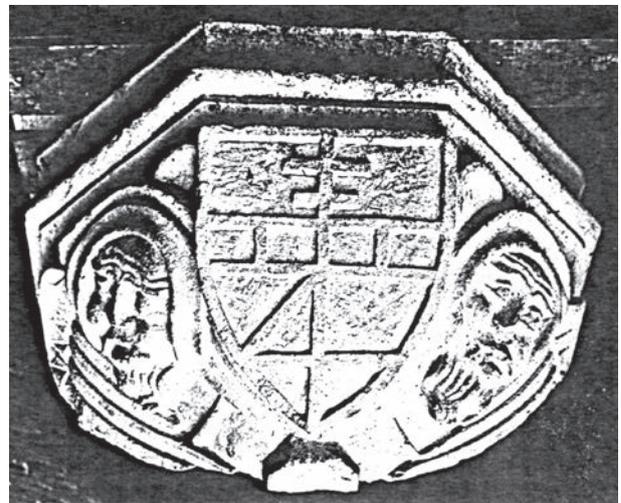
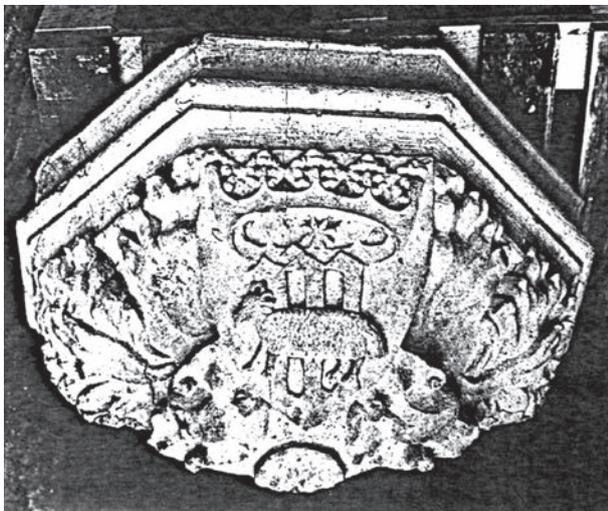


FIG. 10. DEUX DES CONSOLES DE L'ANCIEN RÉFECTOIRE des Augustins, conservées au Musée des Augustins. *Photos D. Cazes.*



FIG. 11. DEUX CHAPITEAUX DU GRAND CLOÎTRE DES AUGUSTINS, avec l'initiale M des Maurin. Photos D. Cazes.



FIG. 12. CLEF D'ARC DE LA CHAPELLE NOTRE-DAME DE PITIÉ du couvent des Augustins, avec le marteau taillant et l'initiale M des Maurin. Photo D. Cazes.

Maurin<sup>25</sup>, qui se succédèrent du troisième au dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle sur les chantiers du couvent. Jean Maurin acheva la construction du grand cloître en 1396-1397. La fenêtre dessinée au-dessus de la porte du cloître (fig. 9) est plus courte et disposée plus haut que celles du gouttereau occidental. Elle ne pouvait prendre jour qu'au-dessus de l'aile ouest du grand cloître, dont l'appui était prévu contre le réfectoire. Cela nous assure de la construction de ce dernier dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et non dans le XV<sup>e</sup> comme Esquié le croyait.

C'est à ce dernier que l'on doit les documents graphiques les plus exacts sur ce réfectoire : des relevés à l'échelle auxquels il procéda avant la démolition (fig. 13, 14, 15). Dans l'ensemble, si l'on excepte la position erronée de la porte du cloître sur le premier dessin de Mazzoli (fig. 2), ils montrent que cet artiste avait correctement saisi l'architecture

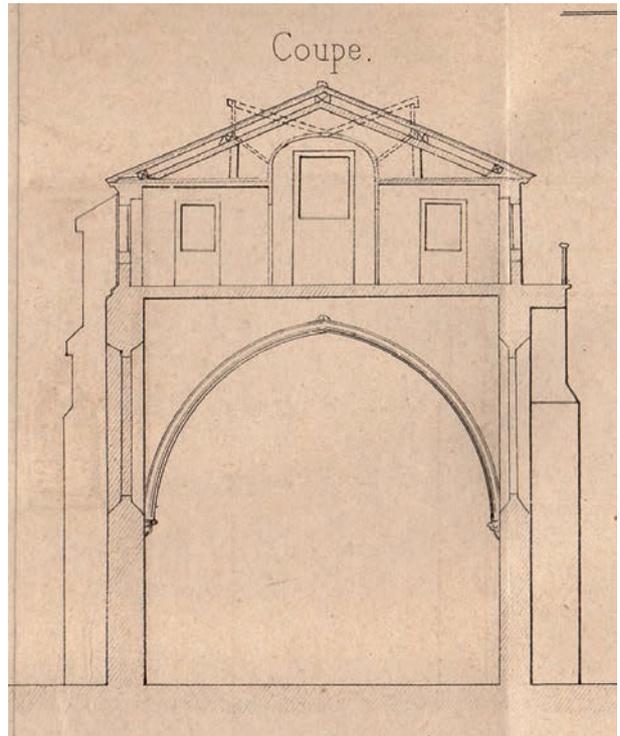


FIG. 13. COUPE SUR LE RÉFECTOIRE DES AUGUSTINS, par J.-J. Esquié. Planche de l'article publié par cet architecte cité à la note 16.

25. Jean LESTRADE et Jean CONTRASTY, « Deux artistes toulousains du XIV<sup>e</sup> siècle : Jacques et Jean Maurin », *Revue historique de Toulouse*, janvier 1922, p. 1-16.

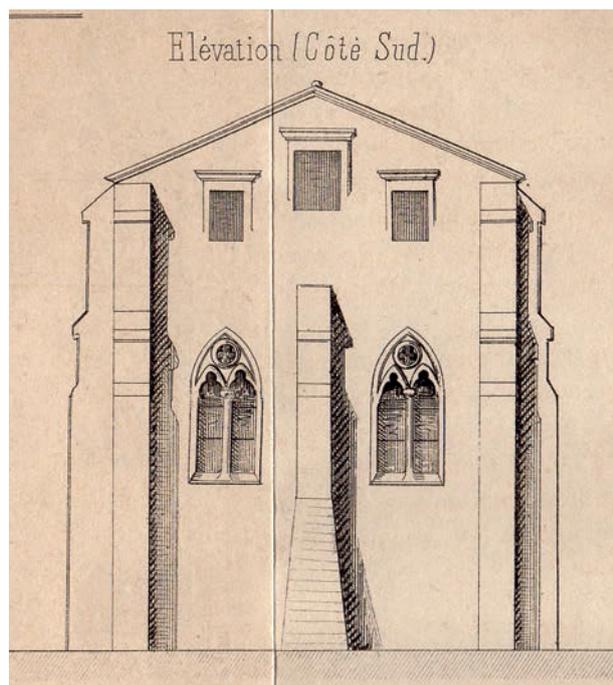


FIG. 14. LE PIGNON SUD DU RÉFECTOIRE DES AUGUSTINS, par J.-J. Esquié.  
Planche de l'article publié par cet architecte cité à la note 16.

de l'édifice. Leur première expression dessinée se trouve sur un album conservé à la Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de Toulouse<sup>26</sup>. Ils furent ensuite publiés avec l'article cité, où Esquié décrit le monument. Ainsi donne-t-il les principales dimensions de la salle du réfectoire dans œuvre : 50, 50 m de long, 11, 30 m de large, 12, 35 m de haut du carrelage au plafond. Ses arcs-diaphragmes portaient un mur de 85 cm d'épaisseur sur lequel reposaient les sablières. Sur ces dernières aboutissaient les solives d'environ 7,20 m de longueur du plancher-plafond. Ce dernier était peint, comme les murs. La restauration du mur oriental du réfectoire par Yves Boiret, en 1980, a remis en valeur des restes de ses peintures. On les voit dans la galerie des inscriptions médiévales aménagée à cet endroit (fig. 16 et 17) : un faux-appareil de pierre, tracé sur fond blanc, constellé de rosettes.

Esquié donne des détails précieux sur l'étage des chambres et son corridor voûté de bois et peint. La coupe en donne la seule représentation connue (fig. 13). Le dessin du mur pignon méridional (fig. 14) montre la structure des contreforts. Celui du centre prend assise selon un puissant glacis. Les réseaux des fenêtres correspondent à ceux des baies du relevé de la face ouest du réfectoire (fig. 15). Toutes ces fenêtres étaient ornées d'ajours, moulures,

meneaux de pierre et garnies de vitraux. Remarquons sur ce dernier relevé, entre les contreforts de la troisième travée en partant de la gauche, une saillie de la construction couverte de tuiles et dotée d'une petite fenêtre à arc brisé. L'auteur écrit que là était bien la chaire en pierre du lecteur et que l'on y montait « par une porte qui s'ouvrait dans la salle et

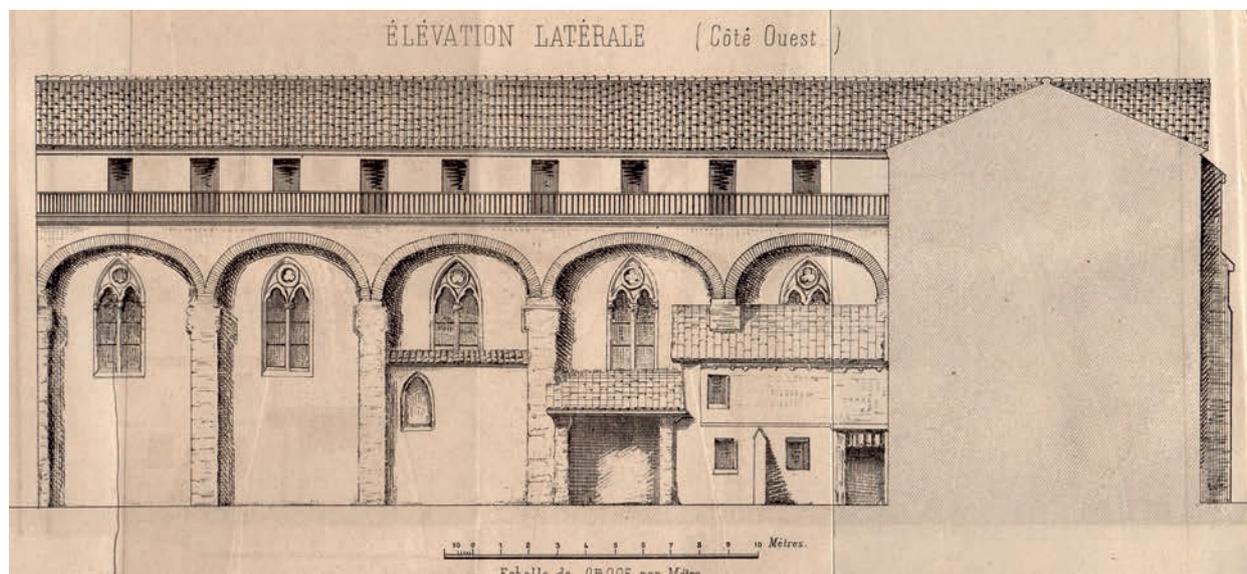


FIG. 15. RELEVÉ DE LA FAÇADE OCCIDENTALE DU RÉFECTOIRE DES AUGUSTINS, par J.-J. Esquié.  
Planche de l'article publié par cet architecte cité à la note 16.

26. Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine de la Ville de Toulouse : ms. 1167. Odile FOUCAUD, *Jacques-Jean Esquié, architecte de fonction toulousain (1817-1884)*, Catalogue d'exposition, Musée Paul-Dupuy, Toulouse, 1992, p. 12, n° 9.



FIG. 16. VESTIGE DES PEINTURES MURALES DU RÉFECTOIRE au-dessus de la porte du cloître, du côté intérieur. État en 1980. *Photo D. Cazes.*



FIG. 17. VESTIGE DES PEINTURES MURALES DU RÉFECTOIRE sur son mur, côté intérieur, dans l'actuelle galerie des inscriptions médiévales. État actuel. *Photo D. Cazes.*



FIG. 18. MUR, CONTREFORTS ET ARCS DE DÉCHARGE FORMANT LA STRUCTURE ORIENTALE DU RÉFECTOIRE tels qu'ils apparaissaient, en 1977, après l'enlèvement de l'ancien sol de ciment de la galerie occidentale du grand cloître. *Photo D. Cazes.*



FIG. 19. LA PORTE ORIENTALE DU RÉFECTOIRE AU MOMENT DES TRAVAUX DE RESTAURATION DU COUVRE, EN 1977. *Photo D. Cazes.*



FIG. 20. DÉGAGEMENT DE L'ANCIEN SEUIL DE LA PORTE ORIENTALE DU RÉFECTOIRE, EN 1977. *Photo D. Cazes.*



FIG. 21. CLEF SCULPTÉE ET ARMORÉE DE LA PORTE ORIENTALE DU RÉFECTOIRE. *Photo D. Cazes.*

un escalier droit extérieur, recouvert par une voûte en maçonnerie de briques ». La coupe franche du bâtiment du petit réfectoire, bâti postérieurement, cache les deux travées méridionales du grand réfectoire.

Portons enfin nos regards sur ce qui subsiste aujourd'hui du flanc oriental du grand réfectoire vers le grand cloître. Entre les contreforts sont établis assez bas des arcs en plein cintre (fig. 18). Sous ceux-ci on découvrit en 1872 des peintures murales, fort abîmées mais qui auraient mérité relevé, étude et conservation. Un membre de notre Société, l'architecte Edmond Chambert, pensait qu'elles étaient celles de chapelles aménagées là et donnant sur la galerie occidentale du grand cloître<sup>27</sup>. L'idée étant alors de remettre à nu tous les parements de brique du cloître, elles disparurent de ce fait et fort malencontreusement dans la restauration générale de celui-ci. Sous l'un de ces arcs subsiste la grande porte gothique d'accès au réfectoire (fig. 19). Son seuil a été retrouvé lors de la restauration de 1976-1977 (fig. 20), ce qui a permis de restituer au bon et même niveau médiéval le sol du cloître et celui du réfectoire. La clef de l'arc de cette porte est timbrée d'un écu royal à trois fleurs de lys<sup>28</sup>, présenté par un angelot sculpté (fig. 21). Le haut du mur oriental du réfectoire apparaît toujours au-dessus du toit du cloître, en avant du bâtiment construit par Darcy (fig. 4). Les amortissements

27. *B.S.A.M.F.*, années 1870-1875, p. 86, séance du 19 novembre 1872 : « M. Chambert annonce que les travaux exécutés au musée, dans le grand cloître, ont remis au jour de petites chapelles adossées au mur du réfectoire qui se font remarquer par de très-curieuses peintures. Malheureusement, elles sont dans un tel état de délabrement que l'on n'aura peut-être pas le temps d'en prendre un croquis. »

28. Ces armoiries pourraient se référer aux rois Jean le Bon (1350-1364), Charles V (1364-1380) ou Charles VI (1380-1422), selon la datation que l'on donnera de la construction du réfectoire.



FIG. 22. LE RACCOURCISSEMENT ET LA RÉUTILISATION, AVEC L'INSERTION D'UN *OCULUS* MODERNE, DE L'UNE DES FENÊTRES ORIENTALES DU RÉFECTOIRE.  
*Photo D. Cazes.*

des contreforts ont été refaits et les remplages des fenêtres originelles raccourcies remplacés par des *oculi* (fig. 22). Entre ce mur et le bâtiment du XIX<sup>e</sup> siècle, la différence d'alignement a réservé un couloir de plan trapézoïdal très allongé, couvert d'une terrasse, mis à profit en 1980 pour installer la galerie des inscriptions médiévales (fig. 23).

### La réapparition en 1980 d'une section de la partie basse du mur occidental du réfectoire

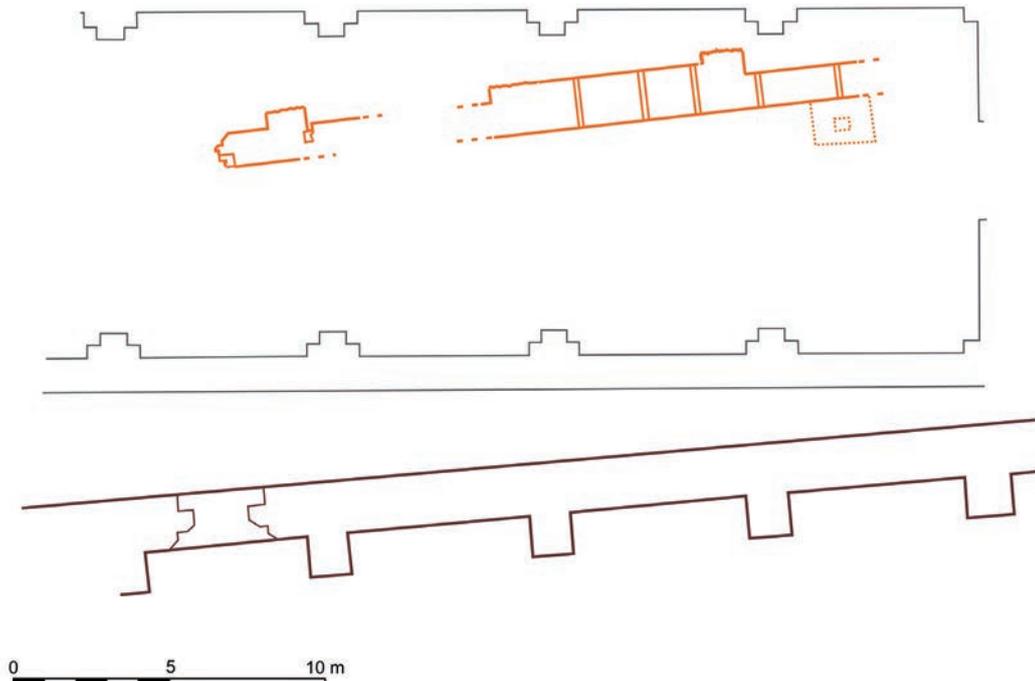
Le chantier de Darcy croisa par endroits et retrouva la base des murs du réfectoire, voire la détruisit lors du creusement des fondations. La chaufferie souterraine fit disparaître ce qui restait en sous-sol de l'extrémité sud du réfectoire. Lors de l'aménagement en 1980 de la galerie de sculpture romane, la nécessité d'établir un nouveau sol apte à supporter le poids d'une collection lapidaire conduisit l'architecte Yves Boiret à enlever l'ancien en ciment. En effet, le passage sous celui-ci de gaines de circulation d'air chaud jugées trop fragiles imposait de s'assurer de la solidité du nouveau sol. Alors réapparut le mur occidental arasé du réfectoire. Disposant de quelques jours à peine avant la suite du chantier, des autorisations de l'architecte, de la Circonscription des antiquités historiques et du conservateur-en-chef du musée Denis Milhau, aidés de l'équipe de



FIG. 23. LA GALERIE DES INSCRIPTIONS MÉDIÉVALES, dans sa présentation de 1980 toujours en place, dans l'espace trapézoïdal subsistant de l'ancien réfectoire. *Photo D. Cazes.*



FIG. 24. LA RÉAPPARITION EN 1980 DE CE QUI SUBSISTE DU MUR DU MUR OCCIDENTAL DU RÉFECTOIRE. *Photo D. Cazes.*



### cloître

FIG. 25. PLAN DRESSÉ EN 1980 DES MAÇONNERIES DÉCOUVERTES DE L'ANCIEN RÉFECTOIRE. Le Nord est à droite. Remis au propre par Maurice Scellès.

l'atelier de restauration des musées alors dirigée par Jean-Louis Laffont<sup>29</sup>, les auteurs de cet article voulurent en savoir plus sur ce mur.

Sa partie supérieure fut d'abord dégagée, par les engins mécaniques du chantier, des gravats de la démolition du réfectoire, accumulés sur environ 70 cm. Un nettoyage superficiel permit de repérer le mur (fig. 24) et d'analyser sa structure, faite d'un béton de galets pris entre deux parements de brique. Puis, lorsque l'état du sol et de la maçonnerie était favorable, des creusements remirent au jour ponctuellement son parement. Ainsi avons-nous observé ce mur sur 22 m de long, soit presque la moitié de la longueur intérieure du réfectoire. Le niveau du pavement est à 1,80 m en contrebas du pavé de la rue d'Alsace-Lorraine, au-dessus duquel la façade du nouveau bâtiment s'éleva. Ainsi, lors de sa démolition, le réfectoire ne fut pas arasé jusqu'à sa fondation mais à un peu plus d'un mètre au-dessus de celle-ci. Cela sauva la partie basse de l'élévation.

Un rapport de fouille<sup>30</sup> fut rédigé par les auteurs de cet article, qui en ont repris plusieurs données pour celui-ci. Le plan alors dressé a été redessiné (fig. 25). Le mur observé y apparaît, selon un tracé orangé, dans les quatre travées

29. Équipe constituée de Jean-Louis Laffont, Amédée Fabre, Alphonse Roy, Lucien Chalié et Claude Béliard. Rappelons aussi le grand intérêt qu'avaient porté à l'opération Denis Milhau, très soucieux de profiter de la rénovation du musée pour augmenter nos connaissances sur l'ancien couvent, et Yves Boiret, architecte-en-chef des Monuments historiques, qui, dans une époque où l'archéologie avait peine à prendre sa place dans la restauration des monuments toulousains, avait mis à notre disposition tous les moyens techniques du chantier. Il est juste de rappeler ici la mémoire de ces deux grands acteurs disparus de la remise en valeur du patrimoine monumental et muséal de Toulouse.

30. Daniel Cazes et Maurice SCÉLLÈS, *Musée des Augustins. Fouilles de sauvetage effectuées en novembre 1980 dans le bâtiment « Viollet-le-Duc » (réfectoire)*, Rapport dactylographié pour la Circonscription des Antiquités historiques de Midi-Pyrénées, Toulouse, mai 1983, 5 p. + un plan + photographies. Il y en a un exemplaire au Service régional de l'archéologie de la Direction régionale des affaires culturelles d'Occitanie, successeur de la Circonscription des Antiquités historiques, alors dirigée par le professeur Michel Labrousse, ce dernier et son collaborateur Michel Vidal ayant autorisé et suivi nos travaux. Un autre avait été déposé au Musée des Augustins, avec la totalité des photographies que nous avons faites au cours de ces travaux. Nous devons ici remercier Charlotte Riou, actuel conservateur des sculptures du musée, et Anna de Torres, sa documentaliste, d'avoir entrepris la numérisation systématique de ces photographies et de nous avoir permis de les revoir.



FIG. 26. PARTIE BASSE DES ÉBRASEMENTS NORD DE LA PORTE OCCIDENTALE DU RÉFECTOIRE. *Photo D. Cazes.*

de la salle de sculptures romanes qui précèdent la porte de l'ancien hall d'entrée du musée, mises en place selon un tracé noir fin. Sont aussi figurées, avec un trait noir épais, quatre des cinq travées complètement conservées du mur oriental du réfectoire : les troisième, quatrième, cinquième et sixième, comptées du Sud vers le Nord.

À la troisième travée est dessinée la porte du cloître. Lui correspondait exactement à l'Ouest une porte de dimensions analogues, dont les ébrasements nord, ménagés dans l'épaisseur du mur, qui est là de 1,20 m, ont été retrouvés dans notre fouille (fig. 26). Esquié ne l'ayant pas représentée parce qu'elle était murée en 1868, ce fut une découverte. Sur le plan gravé de 1652, qui n'en détaille pas la structure, la légende précise qu'elle permettait d'aller au jardin et à la porte de celui-ci donnant sur la rue des Tourneurs. Sans doute fut-elle utilisée pour accéder au réfectoire depuis la ville, sans passer par le grand cloître réservé aux religieux. On lui avait conféré autant de monumentalité qu'à l'autre. L'ébrasement extérieur, formé de deux chanfreins et fines colonnettes engagées, en brique taillée ou moulée, repose sur une base de même modénature en pierre. L'ébrasement intérieur forme feuillure pour l'un des vantaux de bois. Le piédroit extérieur conserve un enduit de chaux sur lequel sont peintes des bandes horizontales rouges de 5 cm de haut, soit l'épaisseur des briques du mur. Entre ces bandes sont peints de faux joints de 2,5 cm de haut, rappelant aussi les vrais de la maçonnerie. Le parement extérieur du mur, entre la porte et le contrefort, conserve des lambeaux d'un

enduit ocre-jaune. Ces témoins importants pour l'étude des enduits et peintures des façades toulousaines nous parurent contemporains de la construction du réfectoire.

À la quatrième travée, le mur fut retrouvé dégradé, sans doute par la large porte de l'affenage que l'on y perça au XIX<sup>e</sup> siècle, représentée par Esquié.

La cinquième travée révéla un épaississement considérable du mur entre les contreforts. Au lieu de 1,20 m dans les autres travées, il ici est là épais de 1,70 m. Cela s'explique par la présence en cet endroit de « la chaire du lecteur » dont Esquié avait observé l'escalier voûté pris dans l'épaisseur du mur. Un élément de pierre du XIV<sup>e</sup> siècle (fig. 27), à colonnettes et chapiteau-frise sculpté d'un feuillage<sup>31</sup>, formant piédroit, fut trouvé en ce point dans les remblais. Il appartient peut-être à l'architecture de cette chaire, aménagée selon une niche, à une certaine hauteur, dans ce mur occidental et faisant saillie vers l'intérieur de la salle.

La sixième section du mur a l'épaisseur habituelle de 1,20 m. Contre celle-ci, à l'intérieur du réfectoire, est une sorte de puisard d'au moins 2,20 m de profondeur, maçonné, couvert d'une voûte surbaissée dont l'extrados présente un regard obturé par une dalle de pierre de 0,40 m sur 0,48 m. Le temps manqua pour fouiller cette grande fosse, remplie d'une matière blanchâtre indéterminée.

31. Catalogue de l'exposition *Musée des Augustins. 1969-1984. Nouvelles acquisitions*, Musée des Augustins, Toulouse, 1984, p. 52, n° 109.



FIG. 27. ÉLÉMENT LAPIDAIRE SCULPTÉ provenant probablement de la chaire à prêcher de l'ancien réfectoire. *Photo D. Cazes.*

### Épilogue

Un monument, même s'il n'est que partiellement conservé, a le même intérêt qu'un document d'archive. Nous n'avons pu, en ces temps déjà difficiles à Toulouse pour l'archéologie, générer la fouille complète des vestiges de ce réfectoire, ni leur mise en valeur dans le sous-sol du bâtiment de Viollet-le-Duc et Darcy. Cela reste un projet pour l'avenir, intéressant à la fois pour l'enrichissement du circuit du musée et pour l'histoire de la ville médiévale et antique, dont d'autres vestiges sont apparus en 1977 et 1978 sous les galeries et le préau du grand cloître, mais aussi dans les salles voûtées de l'aile orientale<sup>32</sup>. Les travaux de 1980, en n'affectant que très peu le sous-sol de la salle de sculpture romane, ont laissé intacte la section de mur qu'ils ont permis de voir, même fugitivement.

32. Denis MILHAU, « Découvertes archéologiques au Monastère des Ermites de Saint Augustin à Toulouse et données nouvelles sur l'histoire du couvent », *M.S.A.M.F.*, t. XLI, 1977, p. 39-88, et catalogue d'exposition cité à la note précédente.





**Fernand PELOUX**

*La Vie de l'évêque Exupère de Toulouse. Editio princeps d'un récit hagiographique de l'époque grégorienne réutilisé par le Dominicain Bernard Gui*

- 13 -

**Virginie CZERNIAK**

*Les peintures murales du croisillon nord de Saint-Sernin de Toulouse : un programme au service du rite baptismal ?  
Nouvelle lecture iconographique et nouvelle datation*

- 27 -

**Laurent MACÉ**

*Deux déclinaisons du plain héraldique dans le Languedoc du XIII<sup>e</sup> siècle :  
Aimeri III, vicomte de Narbonne ; Olivier III, seigneur de Termes*

- 41 -

**Marie VALLÉE-ROCHE**

*Découverte d'un manuscrit inédit à La Livinière (Hérault) : une enquête de 1269*

- 57 -

**Émilie NADAL**

*Les livres imprimés de la bibliothèque des Dominicains de Toulouse*

- 77 -

**Daniel CAZES**

*L'ancien réfectoire des Grands-Augustins de Toulouse, un monument que l'on ne sut conserver :  
données générales et observations archéologiques faites en 1980*

- 101 -

**Christian DARLES et Jean-Michel LASSURE**

*Le site du « Turas » à Dunes (Tarn-et-Garonne)*

- 119 -

**Jean PENENT**

*Les fantômes de la Renaissance toulousaine*

- 151 -

*Bulletin de l'année académique 2018-2019*

- 175 -